

— Est-ce que tu as mal à la tête ?

— Non, mon ami.

— Mais pourquoi cette coiffure ?

— Tiens, est-ce que tu ne sais pas que nous déménageons ?

— Oh ! misère ! Donne-moi donc ma robe de chambre.

— Peut pas, mon cher, elle enveloppe une pendule qui vient d'être transportée à l'autre maison.

Vous vous habillez à la hâte et vous sortez de votre chambre. Quel désordre et quelle confusion ! Les tapis sont enlevés, les meubles sont par la place, et on vous donne un déjeuner froid sur un coin de table !

— La vaisselle est-elle partie ?

— Oui, mon ami, elle vient de partir à l'instant même.

Vous prêtez un peu l'oreille et vous entendez un petit bruit semblable à des paniers de vaisselle trainés dans une charrette sur un chemin macadamisé.

— Mais, ma chère, il fallait envoyer cela à bras par des porteurs.

— Des porteurs ? Oui, belle affaire ! ne m'ont-ils pas déjà cassé une demi-douzaine d'assiettes de mon beau service de porcelaine.

— Est-il possible ?

Vous saisissez vite votre chapeau et vous fuyez du côté de votre bureau. Heureux si là encore on ne déménage pas.

Le soir arrive, vous rentrez. Vous trouvez votre piano endommagé par la négligence des gens, vous cherchez le grand miroir du salon, enfin vous le trouvez. Il vient d'être caché derrière la porte par un des charretiers qui, en remuant une table, a passé tout à l'heure le bout de son manche de fouet à travers la glace ! Vous êtes au désespoir, vous vous jetez sur un sofa, vite il vous faut déguerpir. On enlève le sofa pour le descendre en bas. Vos bottes vous font mal.—Pierre ! le tire-bottes.—*Empacté*, monsieur.—Où est le portrait de ma nièce ?—Le voici monsieur. Le portrait est à peu près détruit. Une des lampes a été renversée dessus, par accident. Vous traversez enfin à travers des mares d'eau et d'huile, et des piles de chaises, de boîtes et de valises, jusqu'à votre chambre à coucher, et là vous trouvez votre femme et votre enfant avec chacun un gros rhume et une toux méchante.—Ma chère amie, à quelle heure peuvent-ils dîner aujourd'hui ?—Quand tu voudras, mon ami. Il y a un peu de viande froide d'hier, qu'on peut servir de suite ; tu conçois que dans un déménagement pareil.

—Aurais-tu quelque objection, mon ami, à coucher dans la cuisine, ce soir, nous vidons le haut de maison aujourd'hui. Les domestiques vont coucher à l'autre maison et tu sais que la porte qui donne sur la cour ne ferme pas très-bien. Les voleurs pourraient... Vous couchez donc ; à la cuisine et la nuit vous entendez pleurer votre enfant qui souffre de son rhume. Enfin vous dormez et vous rêvez qu'on vous emporte sur une charrette au milieu d'une pile de chaises !

Le matin du second jour, à votre réveil, vous entendez une voix étrangère en haut, au dessus de vous, vous montez. La voix étrangère dit que la maison lui appartient, qu'elle vient en prendre possession, que c'est trop la faire attendre, que le délai pour déloger est expiré, que c'est honteux, que c'est impardonnable, &c. &c. Vous vous fâchez, vous lui dites que vous ne pouvez lui donner possession que le lendemain. Il murmure et menace de jeter vos effets par les fenêtres, et là dessus par un mouvement de colère subit, vous le

jetez en bas de l'escalier. En descendant, il heurte et renverse votre domestique qui tenait à la main un grand vase chinois de prix, qui roule en mille morceaux. Vous perdez la tête, et votre femme perd connaissance. En bas les charretiers crient et s'impatientent. Il vous faut prendre votre parti. Vous renoncez à aller au bureau pour ce jour là. Vous aidez à sortir les derniers articles, vous déchirez votre habit, ce maudit pantalon à sous-pieds qui fait casser vos bretelles. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Enfin tout est parti. Vous gagnez tristement votre nouvelle demeure, et là, à votre éternel désapointement, l'ancien locataire est en retard. Vos meubles sont mêlés avec les siens. Beaucoup de petits articles, que vous estimez comme des reliques, vous ont été enlevés, écartés ou sont perdus. Vous rassemblez tous vos effets dans une maison sale et malpropre, vous faites un peu nettoyer une chambre à coucher et ce soir-là encore, vous vous couchez sans souper dans un appartement humide.

Le lendemain est un jour néfaste ; vous vous levez avec un fort rhumatisme. Pendant que vous prenez votre déjeuner sur une cuve renversée, vous entendez du fracas dans la chambre voisine ; c'est la police qui vient vous arrêter pour l'assaut et batterie commis la veille. Votre femme tombe en convulsions, vous partez pour la salle de police ; là vous vous fâchez encore, et vous donnez à tous les diables et les déménagements et les hommes de police, et même la magistrature. On peut vous donner quinze jours de prison pour mépris de cour. Mais nous supposons que, vu les circonstances, la cour vous tiendra quitte pour une apologie en forme et les frais de l'affaire !

Nous arrêtons là les misères, les accidents, les bêtises du déménagement. Quelques uns trouveront le tableau chargé, mais tout cela est dans l'ordre des choses possibles. Tout ce mouvement, ce changement de logis, qui vous transplante d'un bout à l'autre de la ville, d'une grande dans une petite maison, ou d'une mansarde dans un premier étage, qui vous fait chercher votre soleil accoutumé du matin, quand votre nouvelle demeure est au nord ou au couchant ; qui interrompt tout à coup les relations et l'amitié qui s'étaient formées et établies pendant l'année avec de bons voisins ; toute cette nouveauté qui vous environne aurait peut-être l'effet de faire un peu déménager votre esprit, et de vous rendre inquiet et rêveur, vous qui êtes pieux et d'un caractère liant et sensible, et dont le cœur n'est pas encore assez prime pour ne pas vous attacher à tout par habitude, cette seconde nature.

Mais il y a un remède à cela comme à toutes les misères, et si vous voulez combler le vide des habitudes rompues, allez rendre visite à quelqu'un qui ne change jamais de logis, parce que l'univers est sa maison, et qui ne demeure quelque part, que pour se mettre à portée de ceux qui veulent s'approcher de lui. Allez à la prière du soir, à la dévotion du mois de MARIE. Vous verrez là que si le mois de mai amène des changements dans tout ce qui se rattache à la vie matérielle, à la vie du corps, la vie de l'âme et du cœur est immuable, et que cet autre soi-même qui vit toujours, et nous fait envisager chaque logis nouveau comme une étape nouvelle dans le voyage de la vie, a un lieu où il peut se fixer et se reposer pour toujours. C'est une tendre dévotion que celle de la Vierge et notre Religion qui est plus faite pour le cœur que pour l'esprit, a été ingénieuse à fournir aux jeunes cœurs un aliment et une occupation qui distraient en rendant meilleur ; à favoriser l'expansion de sentiments que la nature réveille dans ce mois de

l'année, et à appliquer à la divinité les élans d'un cœur qui l'oublierait peut-être, pour contempler quelque objet de la création.

Le mois de mai n'est pas dans notre pays, tel que l'ont décrit nos vieux poètes, mais deux siècles n'ont pas suffi pour faire perdre aux français d'Amérique, l'habitude de sentir un cœur s'ouvrir et leur tendresse voltiger, à l'époque où en France s'épanouit la rose et où le papillon léger se berce sur les fleurs ; allez donc au mois de Marie—Jeunes filles qui aimez sans le savoir, vous dont le cœur sensible erre à l'abandon, à la recherche d'un écho, qui réponde à ses doux battements—Pour nous après avoir prié avec vous, avoir entendu vos voix mélodieuses, nous attendons peut-être pour glaner les épis qui restent, après que vous avez donné toutes vos amours à la Vierge ; et nous vous regarderons de loin sortir du temple, pour apercevoir une belle aux yeux bleus et vifs comme la flamme, pour supplier un regard de ces yeux noirs, humides de sentiments dévotieux, qui sont doux comme les perles de la rosée ; pour suivre en silence une beauté gracieuse et élégante comme la tige élancée du frêne à guirlandes, qui commence à fleurir ; puis nous rentrerons bien bons, bien soumis, bien émus et calmes comme les saints, en jetant un regard vers la montagne, toute parée déjà de la verdure du printemps, et embellie par les rayons de feu d'un brillant soleil qui se couche.

Si la belle saison est en retard et nous fait défaut ; si la verdure ne paraît pas encore ou paraît peu ; si la végétation est lente et retardataire, l'activité, l'industrie, et surtout le commerce ne sont jamais en retard dans cette première semaine de Mai. Le signal de ce redoublement d'activité a été l'arrivée dans notre port du Great Britain, ce noble vaisseau digne de son nom et le premier voilier marchand sans contredit entre l'Angleterre et le Canada. Le Great Britain est entré dans notre port, dimanche matin, en présence d'une foule immense de curieux et de négociants, qui l'ont reçu comme toujours avec de joyeuses acclamations ! Il fallait voir la satisfaction empreinte sur les traits épanouis du brave Capt. Swinburne, son apparence de contentement en touchant enfin le port, toujours le premier arrivé, après la longue et si dangereuse traversée du Golfe. Comme il va s'en donner le brave capitaine, avec ses bon amis ; car, il faut vous dire qu'il est très populaire parmi les négociants de Montréal, que chacun le salue et le choye, à qui mieux mieux ; c'est un type riche et parfait du matelot anglais franc, intrépide, actif et toujours gai.

L'arrivée du Great Britain a été suivie par celle d'un grand nombre d'autres vaisseaux qui ont rejoui à la fois le cœur du marchand, du tailleur, des modistes, des lions et des femmes à la mode, mais elle a peu réjoui les commis-marchands qui ont tremblé, frémi à la pensée du surcroît de besogne qui leur arrive d'outre-mer ; aussi ont-ils voulu cette année faire, d'une manière solennelle, leurs adieux à la saison morte qui du moins leur laissait quelques loisirs. C'est une rude et laborieuse existence que la leur et avant d'arriver à faire des affaires à leur compte, que de jours de fatigues, de troubles, de peines, de sacrifices il leur faut traverser, mais le but est là bas qui leur sourit avec ses piles d'écus luisants au soleil ! et en avant ! Ces M.M. se sont donc réunis en masse, dans un des Hôtels de cette ville, et là devant un bon souper, ils ont fait éclater les joyeux propos de la gaité, de la fraternité, et de la société du commerce ou plutôt des commis et des employés. Forces antiques furent proposées. On but